

les tories de 1842 mirent à deux doigts de la mort, parce que dans un élan de revendication raciale, il était tombé dessus à une dizaine d'insulteurs avinés.

Le dernier vieux-rouge ! quel éloge funèbre du parti libéral dont il ne nous reste plus que la parodie, la défroque !

C'est le cri du dernier survivant de la Vieille-Garde, qui sent son cœur se serrer en voyant l'armée s'éloigner de la tradition napoléonienne pour acclamer un Bourbon. —

C'est le regret angoissé du partisan sans compromission qui constate, soudain, que le parti qu'ils ont fait survivre à la persécution de l'Eglise et de l'Etat, est tombé en quenouille, se sert du vieux drapeau pour parer des histriions ou des casuises arrivés sans peine aux postes que Dorion, Fournier n'atteignirent qu'après des luttes sans merci, y arrivant blessés, exsangues, déjà mûrs pour la tombe.

* *

Je n'ai jamais pu penser à Marc-Aurèle Plamondon sans que le nom de Romieu me vienne au galop.

Romieu, a dit le *Figaro*, était l'homme le plus spirituel de France.

Romieu fut à la fois le plus gai des journalistes et le plus sérieux des préfets ; si vrai que les Parisiens se plaignirent amèrement qu'on les avait volés, quand muni de sa nomination et parti pour la Dordogne, Romieu devint le plus imperturbable administrateur de l'époque.

A une époque où l'esprit pétillant, original, un peu tapageur et joliment enclin à la fumisterie donnait à Québec une renommée toute particulière, Marc-Aurèle Plamondon était le chef de file d'un groupe dont les membres ont pris, peu à peu, dans les récits de là-bas, une physiognomie quasi légendaire. Le souvenir des faits et des frasques de cette dizaine de gais lurons — tous devenus brillants ou graves personnages — s'est perdu depuis quelques années dans la vieille cité. Mais autrefois, le récit formait partie du répertoire classique, même du populo.

Que n'avons-nous eu pour Plamondon, pour Huot, pour Célestin Lavigueur, un historiogra-

phe comme Romieu en eut un dans Alphonse Karr...

Plamondon qui avait été le plus gai de nos journalistes — en dehors du journal — est devenu l'un de nos magistrats les moins gênés sous l'hermine, les plus sérieusement entrés dans la peau du rôle.

Dans l'intimité, il est resté jusqu'à la fin le gai conteur, l'inaltérable analyste des travers de notre pauvre humanité.

Dans le *post-scriptum* de la lettre dont je parlais tantôt, il disait à *Vieux-Rouge* :

“ Ne publiez pas cette figure de *bull dog*, chef-d'œuvre des artistes de l'... (nom d'un journal) “ Je vous enverrai demain un portrait qui effraye... “ ra moins vos lecteurs et qui peut-être... amène... “ ra aux beaux yeux de vos chères lectrices un “ sourire plus complaisant. ”

* *

Le lendemain de sa mort, les journaux ont publié tout le détail biographique ; ils ont rappelé les journaux qu'il a rédigés ou fondés, ses deux célèbres candidatures à Québec, l'inaltérable amitié qui l'unit à Fournier, son affiliation à l'institut Canadien de Montréal, l'institut Canadien qu'il fonda à Québec, son talent si personnel de poète, sa fougue oratoire, enfin tout ce qui a rempli si habilement et si diversement cette longue carrière.

Ou a surtout offert à notre admiration son libéralisme si élevé, si vrai, si intransigeant.

Je n'ai donc pas à revenir sur ces faits.

Mais il entre bien dans mon cadre, ou plutôt dans celui du *Réveil*, de parler d'un double détail assez peu connu et qui prouve que l'histoire se répète toujours, qu'elle est bien, comme quelqu'un l'a exprimé si pittoresquement, un serpent qui se mord la queue.

Quand Marc-Aurèle Plamondon eût fait ses débuts au *Canadien*, il attira rapidement l'attention du chef de la rédaction, qui ne lui ménagea pas sa confiance et le chargea d'un département éditorial très-important alors : les affaires religieuses.

A ce poste il fut un démonstrateur et un défenseur conscientieux, même subtil, mais il ne versa point dans cette exagération de forme et de